

# L'ODYSSÉE

JÉRÔME PEIGNOT

Sans doute, chacun a-t-il sa propre lecture d'un ouvrage de cette dimension, une lecture d'autant plus personnelle que, rapide, elle prend le livre en écharpe. La mienne, je dois à la vérité de dire que je l'ai trouvée dès les premières pages; autrement dit, qu'ayant une certaine idée de la manière d'interpréter toute cette épopée avant d'avoir lu le texte, j'ai mis ma version de l'Odyssée à l'épreuve de mon a priori. Bien que naturel, le procédé est en général non avoué. Et, pourtant, le propre des grands livres est précisément qu'on en use à sa guise avec eux.

Le plus souvent, les récits érotiques manquent de dimension romanesque. Ici, tout au contraire, des deux registres, on ne sait plus auquel on a affaire. En effet, rien n'empêche de tenir Ulysse pour... un coureur des grands chemins de l'amour, un de ces pirates comme l'étaient ces Phéniciens qui ont enlevé la belle Io; un pirate qui, son magot reconstitué — il le fallait pour reconquérir sa femme —, se range. Déjà l'l-

liade, dans la suite naturelle de laquelle l'Odyssée se place, est tout entière bâtie à partir des amours de cette «divine» Lacédémonienne «aux belles joues», cette «chienne perverse» d'Hélène et de ce bellâtre de Pâris. L'Odyssée, la réplique masculine de l'Illiade? C'est un récit écrit à la gloire de «ce rusé» d'Ulysse dont le retour sans cesse remis, traduit moins la malchance que la volonté de repousser toujours à plus tard un travail d'amour qui le lasse? Quoiqu'il en soit, l'ensemble de ses aventures se situe entre l'aube de ses amours avec la nymphe Calypso et son retour à Ithaque, «un bon pays de porcs».

D'entrée de jeu, on nous annonce qu'Alkinos, chez qui notre homme se trouve et à qui il fait le récit de ce qu'il prétend faire passer pour une série de mésaventures (pour un coureur, les déboires, surtout s'ils sont le produit de l'acharnement des Dieux, même s'ils font de vous une sorte de contre-héros, sont payants) est le roi d'un véritable Eden. «Pour nous Phaéciens, dit-il à l'adresse de son hôte, en tous temps, rien ne vaut le festin, la cithare et la danse, le linge toujours frais, les bains chauds et l'amour.» Ulysse va-t-il épouser la belle Nausicaa «aux bras blancs»? Quand il l'a rencontrée pour la première fois, elle était «dans le plus simple appareil» et tout indique que l'un et l'autre s'attirèrent. Dans cette affaire, sans même savoir encore le nom du voyageur, Alkinos le père de la jeune fille, se comporte en véritable entremetteur. Tout bonnement, il offre sa fille à son hôte. Sans doute, eussé-je pu évoquer la belle pudeur dont sont empreintes chacune des rencontres d'Ulysse et de celle qui le découvre. Ma réponse est précisément mon sentiment, à savoir que l'Odyssée est un langage d'amour à déchiffrer. On ne voit, au demeurant, pas pourquoi, de loin en loin, la délicatesse, voire le romantisme, ne pourraient pas prendre place

dans cette suite d'aventures.

Experts dans les choses de la séduction, les Phaéciens apprécient ceux qui savent parler. Les rapports du langage et de l'amour sont trop évidents pour qu'on y insiste. Ulysse est un maître baratineur, pourvu d'un don de parole, qualité indispensable aux dragueurs invétérés. « Quel fourbe, quel larçon, quand ce serait un dieu pourrait te surpasser en ruses de tous genres, lui dit Athéna. Pauvre éternel brodeur ! N'avoir faim que de ruses ! Tu rentres au pays et ne penses encore qu'aux contes de brigands, aux mensonges chers à ton cœur depuis l'enfance... Trêve de ces histoires ! Nous sommes deux au jeu : si de tous les mortels, je te sais le plus fort en calculs et discours, c'est l'esprit et les tours de Pallas Athéna que vantent tous les dieux... » Ulysse a aussi senti que ses auditeurs se payent volontiers de mots. Dès lors qu'il a trouvé des oreilles à ce point complaisantes — les Phaéciens sont grisés par lui « qui sait si bien dire » il n'hésite pas à en remettre. Ceux qui l'écoutent lui seront reconnaissants qu'ils ne pourront pas ne pas le payer de retour... de son retour à Ithaque.

C'est d'abord l'épisode de Calypso. Sept années durant, elle retiendra notre héros « en litanies de douceurs amoureuses ». Il est évident qu'il dit vrai lorsqu'il affirme à cette « divine » qui « lui verse ambroisie et nectar » et le « flatte de la main » que « toute sage qu'elle est, il sait qu'auprès d'elle Pénélope serait sans grandeur ni beauté. » Il y a fort à parier que jamais notre héros n'a parlé aussi vrai. En effet, comme si cette trahison-là valait plus que celle du corps, le premier don d'importance que, dans un cri d'amour, un homme fait à une femme nouvellement aimée c'est, en reniant la précédente, de l'offrir à la seconde. Ainsi rien n'empêche de prendre les larmes d'Ulysse, non pour celles d'un captif mais d'un homme que le devoir contraint de quitter une femme qu'il aime. Comment justifier autrement qu'il soit resté si long-

temps chez Calypso? On se l'explique d'autant moins que, contrairement à la version trop vite admise, la Nymphe, finalement, le laisse partir avec seulement les réticences d'une femme amoureuse : « Je ne veux plus qu'ici, pauvre ami! dans les larmes, tu consumes tes jours ».

Et puis c'est la rencontre avec Circé, cette autre « Déesse aux belles boucles ». « Tire ton glaive à pointe, dit Hermès au héros, en lui sautant dessus, fait mine de l'occire. Tremblante, elle voudra te mener à son lit. Ce n'est pas le moment de refuser sa couche. » Ulysse l'accordera à cette femme « qui chante à belle voix » et qu'il a vue tisser au métier « une toile divine dont la grâce trahit la main de déesse. » C'est chez elle qu'intervient le célèbre passage qu'on lit sans jamais l'interpréter : la métamorphose des compagnons d'Ulysse en porcs. Et si, en langage d'amour, le recours à l'image était une façon de dire le plaisir ; le plaisir par lequel on ne doit pas se laisser abêtir, toutes choses qu'Ulysse, avec sa ruse légendaire, sait bien? A preuve : bien que faisant l'amour avec la belle, il ne se laissera pas prendre. Mieux même, des deux, c'est Circé, cette experte en amour — avec tous ses maléfices — qui sera prisonnière du « nœud au pouvoir magique dont elle avait enseigné le secret à son amant ». Au demeurant, que cette sorte de putain de haut vol se soit mise à aimer authentiquement se justifie dans la mesure où Ulysse s'est montré plus fort qu'elle. Et la perfide Circé fera tout pour, « au manoir, garder Ulysse pour époux » jusqu'au moment où, elle aussi, va accepter impuissante, son départ. Toutes ces bontés ne laissent pas le voyageur indifférent et ce n'est qu'à l'instigation pressante de son ami Euryloque, au bout d'un an passé dans les bras de Circé qu'il a fini par aimer, qu'il consent à réellement préparer son départ.

On n'insiste jamais sur les complaisances d'Ulysse. Rien n'empêche cependant qu'on puisse entendre l'Odyssée à

l'opposé de l'interprétation habituelle. Autrement dit, Ulysse aurait tout fait pour ne pas rentrer. Après tout, pourquoi, sa fameuse « ruse », ne l'aurait-il pas utilisée à vivre toutes ses amours tout son saoul ? Si je ne me trompe pas, l'Odyssée est un ouvrage ésotérique conduit de main de maître puisque, dans un premier temps, à la faveur d'une lecture de non-initié, il ne livre que très exactement le contraire de ce qu'il dit.

On se tromperait cependant gravement si on ne voyait en Ulysse qu'un vulgaire coureur. Si, précisément, il demeure vingt ans absent de son Ithaque, c'est que, tout en ne cessant pas « d'aimer » Pénélope, il est un homme qui connaît des amours d'importance qu'il tient à honneur de vivre jusqu'à leur terme ou plutôt, et c'est sa gloire, de quitter lorsqu'il aime encore. C'est tout cela qui fait le personnage de légende. En ce sens, on peut dire du temps de l'Odyssée qu'il se mesure à l'aune de l'amour. Que ce soient les sept années passées chez Calypso ou celle écoulée chez Circé, l'une et l'autre de ces périodes se superposent à « l'éternité » de l'amour.

Je parle de l'éternité. Qu'Ulysse en goûte aussi lors de ses amours avec Circé, nous en avons le témoignage dans le fait que la déesse ne consent à délivrer ses captifs qu'à la condition expresse et singulière qu'aussitôt après l'avoir quittée, ils se rendent au royaume d'Hadès, le dieu des Enfers. Il faut voir dans l'injonction un nouvel et dernier artifice de la sorcière qui, de façon désespérée, cherche à s'assurer du moyen de perpétuer sa relation avec lui. La mort ne peut-elle être vécue comme l'approfondissement de l'amour ?

Ces récits, au plein sens du terme, n'empêchent pas Ulysse d'aimer Pénélope. Tout, même, le prouve puisque chaque fois qu'il est pris ailleurs, cette nouvelle relation a pour conséquence d'aviver l'ancienne. L'Odyssée peut aussi se réduire au développement de cette dialectique ce qui permet d'affirmer que, pour son auteur, sous prétexte qu'elle

n'est plus pourvue de la dimension du plaisir, la tendresse n'est pas un quelconque amour au rabais. Mieux même : parce qu'il n'y a plus plaisir, il y a plus que l'amour. A cet égard, il faut relever ce que, d'une superbe formule, Homère exprime au moment de l'épisode du Cyclope. Lors de ses invectives contre Ulysse qui, avec ses compagnons, vient de lui fiché un pieu dans son œil unique, le monstre dénomme son prisonnier « ce perdu de personne ». Par ces mots, Homère entend nous dire qu'à supposer qu'on vive l'amour comme on doit, sur un front, on encourt le risque d'être réduit à n'être « personne ». Du fait de son éclatement amoureux, Ulysse ne serait-il plus même... un être humain ? Non, mais un être condamné à errer jusqu'à ce qu'il ait retrouvé celle à laquelle il est destiné de toute éternité et qui seule, est capable de lui rendre son identité. On le voit, l'enjeu est d'importance. Dès lors et d'autant plus que tout porte à croire qu'avec son œil gigantesque, le Cyclope a vu ses turpitudes, on saisit pourquoi il fallait qu'Ulysse l'aveuglât.

Ainsi, est-ce à sa fidélité à l'endroit de Pénélope — il faut la prendre pour le contraire d'un asservissement : pour la liberté d'être fidèle —, qu'Ulysse doit d'avoir survécu à toutes ses épreuves. Par la trame de son récit, Homère entendrait nous dire qu'en fait de faute à l'égard de l'amour, il n'y en aurait qu'une : non pas la trahison, laquelle n'existe pas, mais l'oubli, le pire des forfaits, par exemple, celui que trama la fille de Tyndare qui livra à la mort l'époux de sa jeunesse. Ulysse a réfléchi : « Oh non, rien n'est plus doux que patrie et parents ; dans l'exil, à quoi bon la plus riche demeure parmi les étrangers et loin des siens ? » Ces mots-là, le héros les prononce-t-il parce qu'il possède en Pénélope une femme exceptionnelle ? Voire ? Quand il s'est rendu dans l'Hadès, Agamemnon lui a donné ce conseil : « Cache-toi, ne vas pas te montrer au grand jour quand tu aborderas au pays de tes pères ; aujourd'hui, il

n'est rien de sacré pour les femmes.» Ailleurs, faisant écho à cette remarque, on trouve : «Le lit et l'amour, voilà qui pervertit les pauvres cœurs de femmes même les plus honnêtes.» Quand Melanthios, «jeunesse aux belles joues», affirme qu'il «est sans pitié pour Pénélope car, avec Eurymaque (un des «prétendants»), elle était en amour;» personne ne le contredit.

Homère a choisi Eumée pour accueillir Ulysse en Ithaque parce que, porcher, il était le mieux à même de résoudre... une «sale» affaire d'amour : la reconquête de Pénélope aux prises avec les prétendants. Le poète est coutumier des jeux de mots. Par la voix d'Enée conversant avec Achille, il insiste sur le caractère poreux du langage : «Rien n'est mieux assoupli que la langue des hommes; on y trouve propos changeants et variés; vaste est le champ des mots, dans l'un et l'autre sens : tu dis telle parole et tu pourras l'entendre à ton tour en réponse.»

Reste encore les retrouvailles des deux héros de cette épopée d'amour. Ici aussi, les événements doivent être appréhendés dans toute leur épaisseur. Je l'ai dit, la nature des femmes dans l'Odyssée, est de se comporter en «chiennes». Mais est-ce qu'à des fins d'amour, se battre comme des chiens n'est pas dans le sang des hommes? Sans nul doute, d'avoir à disputer sa femme aux prétendants ravive l'amour d'Ulysse. Qui sait même si, sans ce dernier obstacle, notre homme eût encore été habité par un quelconque désir? Tout de même, entre ces deux êtres, il y a davantage que cela. Quand un homme et une femme qui vont s'aimer, se rencontrent pour la première fois, ils ont le sentiment de se reconnaître. A la faveur des dernières scènes de l'Odyssée et malgré vingt ans de séparation, Ulysse et Pénélope s'aiment encore, fournissant la preuve par le temps de l'antériorité de tout amour véritable. Autrement dit, ils rendent à l'amour sa di-

mension éternelle.

Ne voulant voir dans son récit que l'aventure pantouflarde d'un guerrier perdu, on gomme purement et simplement le fait que le périple d'Ulysse ne se termine pas avec son retour. A peine à Ithaque, il apprend en effet à Pénélope qu'il va devoir repartir. Pourquoi, demande-t-elle?... « Je m'en vais te le dire et ne t'en rien cacher, mais ton cœur n'aura pas de quoi se réjouir et moi-même j'en souffre. Tirésias m'a dit d'aller de ville en ville ayant entre mes bras une rame polie tant et tant qu'à la fin, j'arrive chez les gens qui ignorent la mer... Sur la route, il faudra qu'un autre voyageur me demande pourquoi j'ai cette pelle à grains sur ma brillante épaule... Alors mais alors seulement, après avoir fait les offrandes qu'il faut au roi Poséidon, je connaîtrai l'heureuse vieillesse. » Traduction ou, du moins, interprétation possible : « Je t'aime mais je n'ai pas encore fini ma course d'amour. » A cela, la plus « sage » des femmes rétorque : « Si c'est à nos vieux jours que les dieux ont vraiment réservé le bonheur, espérons échapper à tous les maux. » La réponse n'est pas seulement « sage », elle est aussi habile. Alors qu'on aurait pu la croire à bout d'accepter encore, Pénélope ne peut mieux faire pour raviver les forces défaillantes de son époux, qu'en lui donnant à humer le parfum de la mort. Une fois ces phrases prononcées, Ulysse connaît « le bonheur de retrouver leur couche et ses droits d'autrefois. »

Jérôme Peignot



# MILLE ET UN SOIRS AU THEATRE-POEME



Les éditions du Théâtre-Poème

Pierre Albert-Birot, Danielle Bajomée, Christiane Baroche,  
Raymond Bellour, Mathieu Bénézet, Jacques Cels,  
Eric Clémens, William Cliff, Françoise Collin,  
Gérard de Cortanze, Jacques De Decker, Michel Deguy,  
Frans De Haes, Pierre Dhainaut, Paul Emond,  
Anne Fabre-Luce, Daniel Fano, Serge Fauchereau,  
Michel Gheude, Jean Gillibert, Josette Hector,  
Jacques Henric, Emmanuel Hocquard, Hubert Juin,  
Jean-Marie Klinkenberg, Anne-Marie La Fère,  
Werner Lambersy, Pierre Mertens, Claude Minière,  
Jean Munro, Bernard Noël, Norge, Maurice Olender,  
Daniel Oster, Paul Otchakovsky-Laurens, Jérôme Peignot,  
Marcelin Pleynet, Christian Prigent, Marc Quaghebeur,  
Jean Ricardou, Denis Roche, Alain Roger, Dominique Rolin,  
Marc Rombaut, Jean-Louis Schefer, Jacques Sojcher,  
Philippe Sollers, Dora Vallier, Jean-Pierre Verheggen,  
Jean-Noël Vuarnet, Liliane Wouters et un dessin original de  
Jo Delahaut

# MILLE ET UN SOIRS AU THEATRE-POEME

Les Editions du Théâtre-Poème